

maximes des philosophes, et vous sentirez que votre vie est incohérente. Essayez au contraire de vivre suivant les principes de Jésus et vous constaterez qu'alors votre vie est bonne.

Ainsi conçue, la religion doit être en accord avec la réalité d'ici-bas. Elle ne doit pas heurter les consciences ni les froisser, ni les meurtrir, mais les diriger dans le sens de leur épanouissement parfait. Car la réalité d'ici-bas est bonne, et c'est une erreur qu'ont faite les Églises, mais que n'a pas faite Jésus, de maudire la vie présente. Si elles l'ont maudite, c'est en désespoir de cause, parce qu'avec leurs principes faux, elles n'arrivaient pas à l'organiser. Non seulement Tolstoï n'est pas un mystique, mais il serait plutôt un positiviste. Il semble avoir, dans les idées religieuses, distingué ce que les positivistes appellent le connaissable et ce qu'ils appellent l'inconnaissable. Inconnaissable, le Dieu éternel et absolu, le secret de la création du monde, — et de cet inconnaissable il n'y a rien à dire : cela ne nous regarde pas, négligeons-le. Aussi Tolstoï écarte-t-il de sa religion tout le merveilleux. Connaissable, au contraire, est la vie humaine, la quotidienne vie que nous menons sur terre et dont les manifestations nous sont immédiatement perceptibles. Elle nous intéresse seule et, pour la vivre bien, il nous faut des préceptes fixes, d'une application facile, et qui s'imposent à tous. Tout être tend à faire « ce qui convient à son bonheur. Or, quand une doctrine, telle que celle de Jésus, enseigne aux hommes ce qu'ils ont de mieux à faire pour eux-mêmes, comment n'obtiendrait-elle pas l'assentiment universel? ¹ »

1. *Ma Religion*, p. 114.

Ici, Tolstoï n'est plus seulement un positiviste, mais il raisonne à la façon des moralistes utilitaires. Il n'est pas de ces philosophes dogmatiques qui veulent faire violence à la nature humaine. Il prétend, au contraire, exploiter pour sa morale l'une des tendances fondamentales de la nature humaine. Il a constitué sa théorie religieuse sur la raison. Il s'empporte contre ces étranges doctrines qui, paradoxales dans leur mysticisme jusqu'à l'aberration, au lieu de faire du bon sens le critérium du vrai, prennent pour point de départ l'absurde : « Ne s'est-il pas trouvé un chrétien qui a dit : *Credo quia absurdum*, et d'autres chrétiens qui répètent cela avec enthousiasme, supposant que l'absurde est le meilleur moyen d'enseigner aux hommes la vérité ¹ ».

La religion de Tolstoï est une morale de raison positive et pratique.

*
* *

Cette religion est, suivant Tolstoï, conforme à la véritable pensée de Jésus, telle que les Évangiles nous la font connaître si nous savons l'y distinguer de tout ce qu'ils contiennent d'apocryphe. Il est impossible, dit-il, d'admettre à présent, ainsi que voudrait le faire croire l'Orthodoxie, que l'Évangile est un livre révélé et qu'il nous fut conservé tel que nous le transmet l'intermédiaire divin. Jésus n'a pas écrit un livre, comme Marc-Aurèle, il n'a pas non plus, comme Socrate, transmis sa doctrine à des hommes instruits et lettrés. « Il l'a offerte aux hommes ignorants et grossiers qu'il rencontrait sur sa route ; c'est seulement quelque temps après sa mort, cent ans environ, que

1. *Ma Religion*, p. 176.

les hommes se sont avisés de la grande importance de ses paroles et ont eu l'idée d'en mettre la relation par écrit¹. Cette relation est très incomplète et surchargée de détails inutiles; la tradition l'a encore altérée. « Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis un siècle, et garder cette opinion ingénue que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun tout d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue² ».

L'Orthodoxie a le tort de ne pas distinguer dans l'Évangile le bon du mauvais, le vrai du faux. Elle oublie « que c'est la doctrine du Christ qui est sacrée, mais non pas une certaine quantité de versets et de syllabes et que, pour considérer des livres comme sacrés, on n'est pas tenu de respecter jusqu'au moindre signe de ces livres³ ».

Ce n'est pas à dire que l'Église attribue à tous les versets de l'Évangile une égale importance. N'ayant pas d'autre raison d'être que de déterminer le dogme mystique, elle s'intéresse particulièrement aux passages les plus obscurs, à ceux, entre autres, sur lesquels elle s'appuie pour faire remonter au Christ sa constitution première. Il arriva donc que l'Église ne choisit guère dans l'Évangile que ce qui méritait d'être laissé de côté, tandis qu'elle négligeait précisément l'essentiel. Elle a commis cette erreur volontaire de la manière la plus complète, dans le détail et dans l'ensemble, avec une perfection merveilleuse. Et comme l'enseignement

1. *Les Évangiles*, p. 5.

2. *Id.*, p. 7.

3. *Id.*, p. 8.

de l'Église nous est, dès l'enfance, imposé, l'erreur de l'Église, dit Tolstoï, a pour effet naturel d'altérer, en ce qui concerne l'intelligence des livres saints, notre jugement. L'interprétation que fera Tolstoï de l'Évangile devra donc, par sa méthode, se distinguer de la conception théologique.

Est-ce qu'alors il va se rallier aux historiens qui analysent l'Évangile comme un texte quelconque et le discutent avec érudition? Non, certes. Il se différencie des historiens par le fait que, s'il lui est impossible « de considérer le christianisme comme une pure révélation », il se refuse également à n'y voir « qu'une simple manifestation historique ¹ ». L'Évangile contient une doctrine pratique : on n'a pas le droit de ne le traiter que comme un document littéraire, mais c'est avec la vie qu'il le faut confronter. C'est à la réalité qu'il faut demander le principe critique en vertu duquel on démêlera, dans l'Évangile, le vrai du faux.

Voici donc Tolstoï en présence de l'Évangile. Le voici seul « vis-à-vis de son cœur et du livre mystérieux ² ». Il se compare à un homme qui posséderait un sac plein de poussière où se trouvent aussi quelques perles infiniment précieuses ³. Travail difficile et minutieux, il lui faudra prendre garde d'égarer aucune perle et de recueillir comme une perle un caillou vulgaire. Il devra se méfier de tout ce qui, dans l'Évangile, n'est pas la pure doctrine de Jésus.

Et Tolstoï ira même jusqu'à se méfier de Jésus ; si profond philosophe que fût Jésus, il a pu, par hasard, de temps en temps, se tromper. En fait, on vérifie que ses

1. *Les Évangiles*, p. 9.

2. *Ma Religion*, p. 11.

3. *Les Évangiles*, p. 11.

erreurs ne sont point nombreuses ni importantes, mais enfin il fallait le contrôler. Sur une question, du reste secondaire, Tolstoï fait cette remarque : « Que Jésus le dise et le pense, c'est hors de doute, — mais a-t-il raison?...¹ » En tous cas, ce qui fait la vérité d'un précepte de Jésus, ce n'est pas l'autorité personnelle de Jésus, mais la qualité seule du précepte. « La loi de la gravitation n'est pas vraie uniquement parce qu'elle a été énoncée par Newton ; mais, au contraire, je ne connais Newton que parce qu'il l'a découverte et je lui suis reconnaissant de m'avoir montré la loi éternelle qui sert à expliquer tout un ordre de phénomènes² ». L'effort de Tolstoï consistera donc surtout à se conserver l'esprit indemne de toute préoccupation ; il se maintiendra dans l'état du petit enfant dont l'âme n'a pas encore été altérée par la fausse doctrine des Églises, par l'interprétation mensongère des savants, — suivant la parole de Jésus : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et s'il arrive à découvrir la vérité, ce ne sera pas en confrontant et en expliquant les textes, mais en oubliant d'abord toute espèce de commentaire.

Voici les principes de la méthode exégétique de Tolstoï.

1° Il s'agit de découvrir dans l'Évangile les éléments de la doctrine chrétienne. Ils y sont confondus avec d'autres ; à quoi les reconnaître ? — Le lecteur non influencé par des idées fausses ne saurait s'y tromper. Ces préceptes le frappent, d'une manière non douteuse, par leur limpidité, leur évidence manifeste. Ils pénètrent l'esprit d'une « joyeuse assurance » ; le lecteur

1. *Ma Religion*, p. 183.

2. *Le Travail* (trad. Tseytline et Pagès), p. 2.

constate leur accord « avec le sentiment intérieur de tout homme qui cherche le vrai ¹ ». Ainsi, les chapitres V, VI et VII de saint Mathieu, qui reproduisent le Sermon sur la Montagne, inspirent tout de suite une confiance qui ne sera pas déçue, et quiconque lit les versets qui exhortent à présenter la joue, à abandonner sa tunique, à être en paix avec tout le monde, à aimer ses ennemis, ne peut douter que là est, en effet, la vérité. Le critérium de l'authenticité, pour les textes évangéliques, est donc dans la perception immédiate de l'évidence. L'exégèse religieuse, dans sa première démarche, n'est pas « ce travail tout extérieur de théologie auquel s'appliquent les Églises, mais un travail tout intérieur, d'une nature bien différente. Rien de systématique; c'est une clarté soudaine qui illumine la vraie doctrine évangélique dans toute sa simple beauté ² ». Ce qui désigne, dans les Évangiles, le Sermon sur la Montagne comme quelque chose d'exceptionnel, c'est que « nulle part Jésus ne s'exprime avec autant de solennité, nulle part il ne donne de règles morales plus claires, plus accessibles, qui trouvent plus d'écho dans le cœur de chacun; nulle part il ne s'adresse à une foule plus grande de gens du peuple ³ ».

2° Ces éléments de la vérité chrétienne une fois posés, le reste va de soi. Tous les versets qui leur sont conformes devront être acceptés, comme aussi tous ceux qui en dérivent logiquement. Jésus a dit : « Je ne demande pas le sacrifice, mais l'amour. » Cette formule est essentielle. Donc tous les versets qui expriment un précepte d'amour, de charité pour le

1. *Les Évangiles*, p. 5.

2. *Ma Religion*, pp. 5, 6.

3. *Id.*, p. 9.

prochain, qui interdisent l'hostilité, de quelque nom qu'elle se déguise, sont authentiques.

3° Tous les versets qui sont en contradiction avec cette loi d'amour universel et de charité doivent être omis. Principalement, on doit écarter toutes les interprétations que l'on pourrait faire d'une parole de l'Évangile pour fonder quelque chose de contraire à la loi d'amour et de charité. Tolstoï applique, d'une manière particulièrement significative, ce principe de sa méthode au texte dont l'Église s'est servi pour affirmer sa constitution divine. L'Église, dit l'Orthodoxie, a été établie par le Christ, et malheur donc à qui s'écarte de l'Église. — « Le mot Église, répond Tolstoï, est employé deux fois dans l'Évangile... De ces deux mentions du mot Église, n'ayant d'autre signification que celle d'assemblée, on a déduit ce que nous appelons maintenant Église. Mais le Christ n'a pu instituer l'Église, c'est-à-dire ce que nous comprenons aujourd'hui par ce mot, car rien de ce qui ressemblerait à la conception de l'Église actuelle, avec ses sacrements, sa hiérarchie, sa prétention d'infaillibilité, n'est conforme à la pensée du Christ ¹. »

Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, la méthode exégétique de Tolstoï, très différente, comme il l'annonçait, de l'exégèse théologique orthodoxe et de l'exégèse historique des savants.

Non qu'il refuse, de parti pris, d'utiliser la méthode historique. Mais il pose d'abord en principe qu'une considération philologique ne devra jamais l'emporter sur une considération morale, et que la philologie ne pourra intervenir que pour confirmer les découvertes

1. *Le Salut est en vous*, p. 62.

de l'exégèse morale. Tolstoï a composé sur la doctrine chrétienne un immense ouvrage dont le livre des *Évangiles* n'est qu'un extrait abrégé. Il a fait une étude approfondie de l'Écriture, verset par verset : les variantes sont comparées; chaque phrase est interprétée par l'analyse des contextes, chaque interprétation est corroborée par une argumentation critique¹. Cet ouvrage n'a pas été publié, mais *les Évangiles* et *Ma Religion* donnent déjà des indications précieuses sur l'exégèse scientifique de Tolstoï.

Il ne s'est pas contenté de lire attentivement les versions russe et slavone de l'Évangile, mais il les a contrôlées en se reportant au grec et, s'il les a modifiées souvent, c'est après s'être assuré que les changements qu'il introduisait s'accordaient avec le texte ancien. Sans doute l'interprétation de Tolstoï, si l'on s'en tient au point de vue purement philologique, n'est pas toujours d'une évidence qui force l'adhésion. Lorsqu'il traduit, par exemple, les premiers versets de saint Jean de la manière suivante : « Le fondement et le commencement de toutes choses est la compréhension de la vie. La compréhension de la vie tient la place de Dieu, la compréhension de la vie est Dieu² », il interprète arbitrairement le *logos* du texte grec. Mais, ailleurs, nous le voyons discuter d'une manière habile et qui lui permet de réfuter des idées contraires aux siennes. Un texte de saint Mathieu qui interdit, comme on l'entend généralement, de « se mettre en colère contre son frère, *sans cause* », était de nature à gêner Tolstoï; celui-ci n'admet pas qu'aucune cause autorise

1. Voir *les Évangiles*, p. 1; *Ma Religion*, p. 5.

2. *Les Évangiles*, p. 36.

jamais à se mettre en colère contre son frère. « J'étais fort perplexe, dit-il, et je m'adressai aux commentaires des théologiens pour éclaircir mes doutes; à mon grand étonnement, je constatai que les commentaires prenaient surtout à tâche de préciser les cas où la colère est admise.¹ » Cela est en contradiction directe avec tout l'enseignement du Christ, qui exhorte à pardonner sans restrictions ni limites. Ne pardonne-t-il pas lui-même et n'interdit-il pas à Pierre de se mettre en colère contre Malchus? Alors, « qui sera juge des cas où la colère est opportune et de ceux où elle ne l'est pas? Je n'ai pas encore rencontré de gens fâchés qui ne croient leur colère opportune... Faisons donc une tentative pour expliquer philologiquement, d'une manière ou d'une autre, ces mots *sans cause*, de façon qu'ils ne détruisent pas le sens de tout le passage ». Tolstoï consulte les dictionnaires : ils ne lui donnent rien qui le satisfasse. Il consulte les concordances : ces mots ne se trouvent pas ailleurs dans l'Évangile. Reste un dernier espoir : peut-être que ces mots ne se trouvent pas dans tous les manuscrits. Tolstoï consulte donc l'édition Griesbach, qui contient toutes les variantes. Oh ! joie, il y a beaucoup de variantes et qui toutes se rapportent aux mots *sans cause*; et dans la majorité des textes évangéliques, et dans les citations des pères, et dans Tischendorf, qui contient le texte le plus ancien, *sans cause* n'existe pas. « Ainsi, ces mots qui détruisaient tout le sens de la doctrine de Jésus sont une addition qui n'était pas encore introduite au v^e siècle dans les meilleures copies de l'Évangile. Il s'est trouvé un homme qui a ajouté ces mots,

1. *Ma Religion*, p. 75.

d'autres les ont approuvés et se sont chargés de les expliquer ¹. »

Ailleurs, à propos du texte de saint Mathieu qui interdit le divorce, Tolstoï éprouve un embarras analogue, au sujet d'un mot qui paraît introduire dans le précepte très net de Jésus une restriction singulière. Tolstoï a de nouveau recours à ses éditions savantes et à ses dictionnaires et, s'il ne peut cette fois supprimer tout simplement le mot gênant, du moins l'interprète-t-il avec beaucoup d'ingéniosité, de manière à l'empêcher de nuire ².

Voilà les services que rend à Tolstoï la philologie. Il l'emploie dans les cas embarrassants, s'il aperçoit quelque chose d'hétéroclite qui vient gâter un texte, par ailleurs excellent. Il ne s'en sert pas pour découvrir la vérité, mais seulement pour écarter l'erreur qu'ont mêlée à la vérité les caprices de la tradition et la mauvaise foi des commentateurs.

Cette méthode, un peu compliquée, n'est évidemment pas à la portée des humbles, et la doctrine de Jésus s'adresse pourtant à tous les hommes. Aussi Tolstoï recommande-t-il un procédé très commode pour lire l'Évangile avec profit : « Que chacun, en lisant les Évangiles, souligne au crayon bleu ce qui lui semble tout à fait simple, clair et compréhensible, en marquant en outre au crayon rouge les paroles mêmes du Christ, pour les distinguer des paroles des Évangélistes ; puis, qu'il relise plusieurs fois les passages marqués en rouge. Quand il aura bien compris ces passages, il relira de nouveau les paroles du Christ

1. *Ma Religion*, p. 79.

2. *Id.*, p. 87.

qu'il n'avait pas comprises tout d'abord et que pour cela il n'avait pas soulignées, et marquera d'un trait rouge celles qu'il aura enfin comprises... Les passages marqués en rouge donneront au lecteur l'essence de la doctrine du Christ, ce qui est nécessaire à tous et que le Christ a dit de telle manière que tous puissent le comprendre... Dans mon Évangile, ajoute Tolstoï, les marques que j'ai faites sont à la portée de ma compréhension ¹. »

*
* *

Voyons donc ce que Tolstoï a marqué au crayon rouge, dans la doctrine du Christ telle que les Évangiles nous la donnent.

Depuis son enfance, depuis qu'il commençait à lire l'Évangile, Tolstoï raconte qu'il était attiré et touché par les passages où Jésus enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation et le devoir de rendre le bien pour le mal. Mais, tout en devinant que là était la substance du christianisme, il voyait ces préceptes si nettement contredits par le christianisme officiel, et, d'autre part, il sentait entre l'organisation présente de sa vie et cette éthique un si complet désaccord, que ces premières lueurs de la vérité n'arrivaient pas à éclairer pour lui l'ensemble de la doctrine. Mais, lorsqu'il eut appliqué à la lecture de l'Évangile l'attention méthodique d'un esprit délivré de tout préjugé, la doctrine apparut dans toute sa simplicité persuasive, dans toute son évidence, et dès lors, dit Tolstoï, « le doute fut absolument chassé de mon âme ² ». Tel est, en effet, le caractère

1. *Comment lire l'Évangile*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 174.

2. *Ma Religion*, p. 6.

dominant des convictions de Tolstoï : elles ne sont nullement hypothétiques et ce penseur donne le spectacle extraordinaire d'un homme qui se sent en possession de la certitude absolue.

Le point de départ de tout, c'est un passage de saint Mathieu (V. 38-39) : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*, et moi je vous dis de ne point résister au mal qu'on veut vous faire ». Ces paroles, un nombre infini de chrétiens les ont lues. Ils les ont lues sans les comprendre, puisque leur vie n'en a pas été transformée. Et Tolstoï, lui aussi, avait lu cent fois ces paroles, mais elles étaient restées pour lui comme si elles n'existaient pas. Or, un jour, « le sens exact de ces paroles lui apparut... Elles lui furent toutes nouvelles, comme s'il ne les avait jamais lues auparavant ». Pour la première fois, elles se révélèrent à lui avec toute la plénitude de leur signification ¹.

Tolstoï comprit que, dans ces versets, « Jésus ne dit ni plus ni moins que ce qu'il dit » : il faut prendre son précepte à la lettre, c'est-à-dire qu'en vérité il convient de ne pas résister au méchant, quoi qu'il fasse, même s'il vous persécute, même s'il se prépare à vous tuer. Rendre le mal pour le mal, c'est ajouter un mal à un autre, c'est augmenter la somme de mal qu'il y a présentement sur la terre.

Une fois qu'on s'est pénétré de cette vérité, « aussitôt, dans toute la doctrine de Jésus, ce qui semblait embrouillé devient clair, ce qui semblait contradictoire s'accorde ²... » La non-résistance au mal est « la clé » de tout le christianisme.

De là découle une religion d'universelle et constante

1. *Ma Religion*, p. 12.

2. *Id.*, p. 15.

charité. Toute hostilité disparaît; à la vengeance, à la haine se substitue le pardon, ou plutôt, — car le sentiment même d'une faute commise par le prochain s'abolit, — l'amour. *Aimez-vous les uns les autres*, il n'y a pas d'autre règle de vie, et l'accord unanime de tous les hommes entre eux compose le royaume de Dieu sur la terre. Le royaume des cieux, annoncé par Jésus, n'existe que dans le cœur des hommes : « les hommes mangent, boivent, se marient, vont à leurs affaires et meurent, mais, à côté de cela, vit dans l'âme humaine le royaume des cieux »¹.

L'obstacle à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, c'est l'affirmation de l'individualité égoïste. La vie de l'homme séparé de ses frères, détaché de la communion générale des âmes humaines, n'a pas de sens. Il y a, en toute créature raisonnable, deux principes antithétiques : l'un d'eux est le désir de manifester sa vie animale, l'autre est la conscience réfléchie que chacun de nous doit prendre de sa fraternité primordiale avec tous les hommes. Le bien, c'est le triomphe de la conscience réfléchie, c'est le renoncement au bien fallacieux de l'individualité, c'est la fusion de toutes les âmes humaines en une seule, toute d'amour, et qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Cette doctrine de charité, qui résume toute la religion de Tolstoï, est contenue dans les cinq commandements que donne Jésus : il ne faut faire injure à personne, ni éveiller le mal en personne, car du mal ne peut résulter que le mal; — il ne faut pas entretenir de rapports sensuels avec les femmes; — il ne faut pas faire de serments ni se lier par des promesses envers

1. *Les Évangiles*, p. 139.

qui que soit; — il faut endurer la violence et les offenses et ne pas résister au méchant; — il ne faut pas regarder les hommes comme des ennemis, il faut aimer ses ennemis comme des proches¹. Celui qui se conforme à ces cinq commandements aura une vie sûre et tranquille dont personne ne pourra le priver; tandis que celui qui ne se conforme pas à ces commandements aura une vie peu sûre et pouvant à toute heure lui être enlevée. La science de la vie consiste donc, selon lui, à éviter cinq « tentations » dont la première est l'hostilité envers les hommes, la seconde la débauche, la troisième le serment, la quatrième la violence, et la cinquième le patriotisme.

Tolstoï observe que les cinq commandements par lesquels Jésus a formulé la loi de la vie par l'esprit sont négatifs; ils enseignent ce qu'on ne doit pas faire, mais il n'y a pas de prescriptions qui déterminent ce qu'on doit faire. Et ainsi se précise le caractère fondamental de la religion : elle n'est pas une législation révélée, mais simplement la doctrine de la vérité. « Or, la doctrine de la vérité, proclamée par le Christ, ne réside ni dans des lois, ni dans des commandements, mais uniquement dans le sens que l'on donne à la vie. » La doctrine de la vérité ne donne pas de préceptes, comme les Églises qui indiquent les moyens d'obtenir des récompenses; elle ne consiste pas non plus dans l'expression d'un mystère caché et incompréhensible, mais elle est seulement la démonstration que la vie ne peut être bonne que si on lui donne son véritable sens².

1. *Les Évangiles*, p. 72, et *le Travail*, p. 26.

2. *Le Travail*, p. 29.

« Quand j'eus compris la véritable pensée de Jésus, dit Tolstoï, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire ¹ ». Car cette religion est pleine d'allégresse. Si elle ordonne de tendre la joue et de céder son manteau, si elle exhorte à ne pas résister au méchant, quitte à être maltraité par lui, ce n'est pas qu'elle veuille imposer à l'homme des souffrances; elle n'est pas une règle de renoncement et d'ascétisme volontaire, comme ces disciplines mystiques qui sanctifient la douleur, dans une étrange idée de rachat par la mortification ². Au contraire, l'obéissance à Jésus est facile et agréable. Si Jésus détruit l'illusoire félicité que promet l'égoïsme, c'est afin de donner le bien à toute l'humanité, c'est afin de me donner dans ce monde la plus grande somme de bonheur ³. L'accomplissement de la doctrine évangélique « profite à tous les hommes ⁴ ». Elle ne les leurre pas par d'incertaines promesses de récompenses futures, mais elle n'a d'autre but que d'introduire l'universel contentement dans la vie présente.

C'est ainsi que la morale de Jésus se distingue de cette sorte de « Talmud chrétien » qu'est l'enseignement de l'Orthodoxie, fâcheux mélange d'idées juives et d'idées chrétiennes. La faute remonte à saint Paul, « qui n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus ⁵ ». C'est lui qui, dans son effort mauvais pour concilier l'ancienne loi et la nouvelle, a introduit dans le christianisme des idées prises au Pentateuque. Or, Jésus ne

1. *Ma Religion*, p. 4.

2. *Id.*, p. 14.

3. *Id.*, p. 247.

4. *Les Évangiles*, p. 140.

5. *Id.*, p. 15.

s'est pas contenté de perfectionner l'ancienne loi, mais il l'a abrogée. Tolstoï considère que, là dessus, les textes sont formels¹. Le chrétien doit donc opposer à cet enseignement bâtard, combiné de Jésus et de Moïse, l'authentique loi de Jésus qui est énoncée de la manière la plus nette et la plus claire dans le Sermon sur la Montagne. Mais, justement, l'Église orthodoxe n'attache aucune importance au Sermon sur la Montagne; « elle l'écarte même des lectures évangéliques dans les églises, de sorte que les fidèles ne l'entendent jamais, sauf les jours où l'Évangile est lu tout entier... Et c'est tout naturel : l'homme qui croit au caractère divin de l'Ancien Testament, qui croit à un Dieu méchant et à toutes les vilenies dont est plein l'Ancien Testament, ne peut croire en la morale du Christ... Et surtout l'homme qui croit au salut par l'expiation ou les sacrements ne peut plus tendre tous ses efforts vers l'observance de la doctrine morale du Christ² ».

*
* *

La religion de Tolstoï n'est pas seulement une doctrine théorique, mais elle est tout entière tournée vers la pratique. « Une foi dont ne découlent pas des actes n'est pas une foi, ce n'est qu'une disposition à croire à quelque chose, ce n'est qu'une vaine affirmation, en paroles, que je crois à quelque chose à quoi je ne crois guère en réalité³ ». Aussi la loi de Jésus est-elle, dans l'église, comme si elle n'existait pas. Un jour que

1. *Ma Religion*, p. 57, etc.

2. *Le Salut est en vous*, p. 81.

3. *Ma Religion*, p. 165.

Tolstoï lisait, avec un rabbin juif, le chapitre V de saint Mathieu, quand ils arrivèrent au verset : *Ne résiste pas au méchant*, le rabbin demanda en souriant : « Et les chrétiens, observent-ils ce commandement ? présentent-ils la joue ? » — « Je n'avais rien à répondre, dit Tolstoï, d'autant plus qu'à ce moment-là les chrétiens, loin de présenter la joue, battaient les juifs sur les deux joues... Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose de semblable dans la Bible ou dans le Talmud. — Non, me répondit-il, rien de semblable ; mais vous, dites-moi si les chrétiens observent cette loi. — Cette question était une manière de me dire que la présence, dans le christianisme, d'un commandement que personne n'observe est l'aveu de la nullité de ce commandement¹. » Tolstoï ne perd aucune occasion d'affirmer, au contraire, que tous les préceptes de Jésus sont applicables, et facilement applicables. Il s'indigne contre le sophisme de ceux qui voudraient considérer le christianisme comme une fort belle utopie assurément, mais irréalisable dans le monde tel qu'il est constitué. Le christianisme consiste dans l'application rigoureuse et complète des commandements de Jésus et de toutes les conséquences qui en dérivent logiquement. Il n'y a pas à transiger avec les règles ; il n'y a pas de casuistique admissible. C'est tout ou rien, et quiconque n'est pas avec moi est contre moi.

L'acceptation de la doctrine chrétienne impose donc à chacun de nous des devoirs très précis que l'on peut distinguer en devoirs par rapport à l'État et en devoirs individuels.

I. — Tolstoï considère l'État moderne comme un

1. *Ma Religion*, p. 22.

systeme de violence organisée, destiné à protéger les jouissances de quelques privilégiés contre l'envie ou la rancune des autres. Il y a donc incompatibilité entre l'État et le christianisme. L'État ne peut être chrétien et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'État¹. C'est en vain qu'on voudrait résoudre cette antinomie et c'est en vain que des docteurs conciliants s'efforcent d'accommoder la doctrine du Christ selon les exigences de l'organisation sociale actuelle. Voilà pourquoi l'on a vu « des gens qui se trouvent au sommet de la hiérarchie administrative et religieuse prétendre que la violence n'est pas en contradiction avec la doctrine du Christ », et qu'un gouvernement chrétien n'a pas le devoir de s'embarrasser du principe de la non-résistance au mal : le principe de la non-résistance au mal ne serait obligatoire pour le chrétien que dans le cas où le mal ne menace que lui, tandis que les gouvernements auraient pour mission et pour devoir impérieux de préserver la société contre les criminels².

Ces argumentations subtiles ne font, croit-il, qu'accuser, sans le résoudre, le désaccord inévitable qui existe entre le vrai christianisme et l'État. Tolstoï trouve donc parfaitement naturel que l'État considère le chrétien comme un ennemi et le persécute, — et c'est de quoi, ajoute-t-il, ne se prive pas le gouvernement russe.

Le chrétien, sans user d'égales représailles, puisque sa religion le lui défend, devra cependant maintenir avec fermeté sa foi contre les empiétements de l'État. Il ne reconnaît point l'État. Il refusera de prêter ser-

1. *Lettre au Directeur d'un Journal allemand*, dans les *Rayons*, p. 5.

2. *Le Salut est en vous*, pp. 36 et suivantes.

ment au souverain parce qu'un précepte très clair de Jésus lui interdit de s'engager pour l'avenir, et en outre parce qu'il ne doit pas devenir le complice du gouvernement¹. Il refusera de payer l'impôt, parce qu'il ne sait pas à quoi est destiné l'argent qu'on lui demande « et qu'il ne peut pas concourir à faire le mal² ». Il refusera d'être fonctionnaire, parce qu'il doit conserver la liberté de sa conscience et ne se soumettre à aucune servitude qui l'empêcherait d'accomplir son devoir de chrétien³. Il n'admettra ni procureurs ni juges, parce qu'il n'appartient à aucun homme de punir ses semblables, ni même de les juger. Jésus, lorsqu'on va mettre à exécution la sentence prononcée contre la femme adultère, nie absolument la justice humaine. Il démontre que l'homme n'est pas juge, étant lui-même coupable, qu'un aveugle ne peut pas conduire un aveugle; et, dans la parabole de la poutre et du brin de paille, n'affirme-t-il pas « l'incompétence de tout être humain⁴ » ? Et c'est une chose extraordinairement comique et qui prouve combien « l'hypocrisie générale pénètre, corps et âme, la société actuelle » que des États soi-disant chrétiens organisent des « expositions internationales pénitenciaires, où l'on voit des instruments de torture, des chaînes, des modèles de prisons cellulaires⁵ ».

Le chrétien, selon Tolstoï, refusera de prendre part au service militaire. Jésus a dit : *Tu ne tueras point*; Jésus a dit : *Tu aimeras même tes ennemis*, et ces

1. *Le Salut est en vous*, p. 237.

2. *Id.*, p. 233.

3. *Id.*, p. 308.

4. *Ma Religion*, p. 30.

5. *Le Salut est en vous*, p. 349.

maximes ne défendent pas seulement ce qu'on appelle d'ordinaire le meurtre, mais encore ces meurtres organisés qu'on appelle des guerres. C'est à tort qu'on essaie, au moyen d'arguties, d'établir une distinction entre l'assassinat commis par un bandit au coin d'un bois et ces assassinats commis sur le champ de bataille, qui valent aux soldats la récompense de la gloire humaine. Les paroles de Jésus relatives à l'interdiction de tuer sont formelles et ne peuvent être interprétées de manières diverses; elles nous enjoignent catégoriquement de ne faire aucune différence entre nos compatriotes et les peuples étrangers. « L'esprit chrétien et le patriotisme », d'après Tolstoï, s'excluent mutuellement. Seuls donc, à ce point de vue, sont logiques, ces sectaires du Caucase, les Doukhobors, qui, malgré les persécutions, affirment leur foi chrétienne en refusant de porter les armes, car « on ne saurait être à la fois chrétien et gladiateur ».

Le chrétien refusera de reconnaître la propriété individuelle, parce qu'il résulte de l'enseignement du Christ « que chaque homme a droit aux fruits de la terre, comme il a droit à l'air et au soleil, et que quiconque ne travaille pas la terre n'a pas le droit de croire que la terre lui appartient et de défendre aux autres de la cultiver¹ ». Les gouvernements tiennent à la propriété individuelle parce que « sur cette propriété est fondée leur existence »; le chrétien renonce à toute possession privée et, quand il donne, ne croit pas faire la charité, mais restituer.

L'hostilité que Tolstoï croit pouvoir constater entre le christianisme et l'État ne se traduira pas de la part

1. *Où est l'Issue* (*Les Rayons de l'Aube*, p. 400).

du chrétien par des actes de violence, et, tout en reconnaissant que « par rapport aux actes que les rois se permettent, le meurtre d'un roi n'est pas un acte d'une cruauté particulièrement révoltante¹ », Tolstoï réproouve énergiquement les attentats anarchistes. L'attitude du chrétien dans l'État sera : l'abstention.

II. — Si les circonstances empêchent le chrétien de manifester ouvertement son indépendance, il devra néanmoins réserver son adhésion morale. En certains cas, il est difficile de refuser l'obéissance aux pouvoirs établis. « Si tu le fais, ce sera un acte héroïque. Pourtant il est possible que tu n'en aies pas la force : tu as des relations, une famille, tu es sous une influence si puissante que tu ne saurais t'en affranchir ; mais tu peux toujours ne pas mentir à toi-même et aux autres : tu n'es libre que d'une seule chose, discerner et professer la vérité². »

En somme, l'effort principal du chrétien doit tendre au perfectionnement intérieur. « Toute la doctrine consiste dans la recherche de la vérité, dans la réalisation de plus en plus grande de la vérité et le désir de s'en rapprocher de plus en plus dans la vie pratique³. »

Non, sans doute, que, soucieux de sa seule amélioration morale, le chrétien puisse, comme les adeptes de certaines sectes mystiques, ne s'intéresser qu'à son salut personnel, car il n'y a pas, à proprement parler, de salut personnel, mais c'est au bien de toute l'humanité que doit travailler le chrétien. « L'essence de la religion est dans la faculté qu'ont les hommes de prophétiser et d'indiquer à l'humanité sa vraie voie, dans

1. *A propos de l'assassinat du roi Humbert* (*Les Rayons*, p. 244).

2. *Le Salut est en vous*, p. 376.

3 *Id.*, p. 56.

une direction autre que celle suivie anciennement et pour une tout autre action de l'humanité dans l'avenir¹. » Tout chrétien est un apôtre. Il se dit comme Tolstoï : « Je crois que, si même cette doctrine n'était pratiquée par personne, si même j'étais seul, il ne me resterait pas d'autre parti à prendre, pour me sauver d'une perdition inévitable, que de la pratiquer². » Mais le règne de Dieu sur terre ne s'établira que le jour où la vérité chrétienne, universellement acceptée, aura préparé tous les cœurs à l'unanime amour. Et tout chrétien doit travailler au définitif établissement du royaume de Dieu sur la terre. Cela ne se fera pas par des révolutions brusques, mais petit à petit, par la conviction des âmes individuelles. Quand sera-ce ? Le Christ dit que nous ne pouvons pas le savoir. Mais « cette heure ne dépend de personne autre que des hommes eux-mêmes »³.

Il ne s'agit de rien moins que de transformer l'opinion publique. Quant à cela, l'influence du chrétien peut être active et diverse. Ses protestations et son exemple ont une force immense de persuasion. « Si quelques fous labourent, cousent des bottes, etc., au lieu de fumer des cigarettes et de jouer aux cartes, qu'en résultera-t-il ? Ces fous démontreront par l'exemple la valeur du travail⁴. » On a tort de dire : que fera un seul homme dans la foule discordante ? Parce que les Doukhobors n'ont réussi qu'à se faire déporter, on prétend qu'ils ont, en pure perte, gaspillé leur héroïsme.

1. *Le Salut*, p. 183.

2. *Ma Religion*, p. 247.

3. *Le Salut*, p. 288.

4. « Sur le travail et le luxe », dans *Ce qu'il faut faire* (trad. Tseytline et Jaubert), p. 256.

Tolstoï pense, au contraire, que leur protestation agit profondément : « Ce que vous avez fait, écrit-il aux Doukhobors émigrés au Canada, a beaucoup contribué à détruire le mal et à confirmer les hommes dans la connaissance de la vérité⁵. » Parce que fréquemment, en Russie, des groupes de paysans s'en vont organiser, dans des régions inhabitées, des sociétés de chrétiens, ce serait une erreur de croire qu'ils disparaissent tout simplement; mais, en même temps qu'ils nient la propriété individuelle, ils prouvent en fait la possibilité du communisme¹.

C'est grâce à de semblables actes particuliers que l'idée chrétienne se propage. « De même que l'incendie, allumé dans la steppe ou dans la forêt, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé toutes les matières sèches, mortes et partant combustibles, de même la vérité, quand une fois elle est exprimée, poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'elle anéantisse tout ce qu'elle doit anéantir². »

Il faut aussi considérer comme très efficace l'apostolat quotidien auquel peut se livrer, sans violence, le chrétien dans les plus simples circonstances de la vie. Et Tolstoï semble avoir du goût pour ce genre d'enseignement. A la campagne, il se plaît à causer avec les paysans. Dans une de ses œuvres les plus sincères et les plus émouvantes, *Que faire?* nous le voyons souvent entrer en conversation avec les mendiants de Moscou; il interroge les agents de police pour savoir « s'il est vrai qu'on défende aux gens de demander l'aumône au nom du Christ ». Un jour, il aperçut, à

1. *Lettre aux Doukhobors* dans *les Rayons de l'Aube*, p. 96.

2. *Le Salut*, p. 245.

3. *Les Temps sont proches* (trad. Boyer et Salomon), p. 22.

Moscou, près de la porte Borovitchskaïa, un vieux mendiant qui s'enfuyait devant un jeune grenadier « à la face colorée, à l'air martial, vêtu du pardessus réglementaire en peau de mouton ». Le grenadier vociférait contre le gueux. Tolstoï s'approche alors et demande au soldat s'il sait lire. « Oui, et quoi? — As-tu lu l'Évangile? — Oui. — Te souviens-tu de ces paroles : *Et qui nourrira l'affamé?*... Je lui citai le passage. Je voyais qu'il était troublé. Il paraissait vexé de sentir que, pour avoir chassé les passants d'un endroit où il était interdit de s'arrêter, il se trouvait inopinément en faute. » Peu s'en fallut que Tolstoï eût fait une conversion à sa doctrine chrétienne. Il est vrai qu'au bout de quelques instants le grenadier se reprit et, triomphant, rétorqua à son interlocuteur : « Et toi, as-tu lu le règlement militaire? » A quoi Tolstoï n'eut rien à répondre¹.

Du reste, un apostolat de ce genre est difficile en Russie, sous la surveillance d'un gouvernement sévère; il est possible, en outre, que l'excommunication ait confirmé le peuple naïf dans cette opinion, déjà répandue, que Tolstoï est l'Antéchrist.

C'est plutôt par ses livres que Tolstoï espère agir. Aussi a-t-il, comme on dit, renoncé à la « littérature ». Il réprovoque ses ouvrages d'autrefois, vains et qu'il n'écrivait que par amour de la gloire. Son grand roman de *Résurrection*, qui remonte, pour le début, à sa période littéraire, mais qu'il n'a terminé qu'ensuite, il l'a tout à fait orienté dans le sens de ses convictions nouvelles et l'on pourrait y trouver l'illustration de ses principales idées religieuses. *Marchez pendant que vous avez la lumière* plaide en faveur du communisme

1. *Ma Religion*, p. 23.

chrétien. La *Sonate à Kreutzer* expose les théories chrétiennes relatives au mariage. Mais c'est à de petits contes populaires, d'un arrangement très simple, que Tolstoï voulut aussi consacrer son talent. Ces récits, destinés à répandre les principales vérités chrétiennes, sont charmants. *Où est l'amour, là est Dieu*, est l'histoire du pauvre savetier Martin Avdéitch. Cet homme très humble et très bon lut, un soir, l'Évangile et fut frappé des versets dans lesquels est formulée la loi de miséricorde et de charité. Voilà qu'il s'endort; en rêve, il entend une voix, celle du Christ, lui dire: « Hé! Martin, regarde demain dans la rue, je viendrai te voir. » Le lendemain, Martin regarde dans la rue. Mais il ne voit passer que des hommes ordinaires: des misérables qu'il accueille, auxquels il dit de bonnes paroles et donne une part du peu qu'il a; c'est un vieux soldat, puis une femme avec un enfant. A un petit maraudeur, il enseigne que le vol est mauvais; il ne le gronde pas: il le sauve d'une punition... Et, à la nuit tombante, la même voix qui lui avait naguère parlé, l'appelle encore. Il se retourne et voit les visages de ceux qu'il avait assistés. Martin se sent la joie au cœur; il lit dans l'Évangile: *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli*. Il lit encore: *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*. Et Martin comprend que son rêve ne l'a point trompé, que le Seigneur l'a visité et que c'est lui qu'il a reçu.

Et voici l'histoire d'Ivan l'Imbécile. Ivan l'Imbécile est le fils d'un riche moujik. Il a deux frères: Sémen le Guerrier, qui ne songe qu'à tuer des gens, et Tarass le Ventru qui ne songe qu'à s'enrichir. Ivan s'occupe,

au village, des travaux de la terre. Tout ce qu'il amasse, ses frères le lui prennent, et il les laisse faire avec joie. Il est charitable envers tous : il guérit une mendicante, il guérit aussi la fille du tsar. Le tsar la lui donne en mariage, et Ivan l'Imbécile monte sur le trône. Dans le royaume d'Ivan l'Imbécile, tout le monde est imbécile. Une armée vient attaquer le peuple d'Ivan qui ne se défend même pas. Alors, les ennemis se dégoûtent de massacrer ces gens doux, qui vivent paisiblement, travaillent et invitent les soldats à venir demeurer avec eux. La dangereuse armée se disperse... Un monsieur bien mis vient au pays d'Ivan et démontre au peuple qu'il vit dans une trop grande simplicité. Il lui donne de l'or, il veut lui enseigner le luxe; mais les imbéciles distribuent tout cet or ou le jettent : ils travaillent pour rien, ne comprennent ni vente ni achat. Le monsieur bien mis essaie de leur apprendre à travailler de la tête. Il monte sur une tour et prêche. Les imbéciles ne comprennent pas : ils attendent toujours que commence enfin, sous leurs yeux, « le travail sans mains ». Enfin, le monsieur bien mis dégringole, se cogne la tête, et les imbéciles concluent que ce travail-là est vraiment trop difficile : on risque d'y attraper des bosses. Depuis lors, on est tranquille chez Ivan : il accueille tout le monde, mais il n'invite à sa table que ceux qui ont les mains calleuses; à ceux qui ont des mains d'oisifs il donne seulement les restes...

*
* *

L'activité religieuse de Tolstoï n'est pas considérée par tous, même dans l'Église russe, comme néfaste. Lors de l'excommunication un prédicateur très en vue,

le Père Grigori Pétrov, répondit en ces termes, d'une louable modération, à des attaques violentes dirigées contre le réprouvé : « J'appartiens au clergé, ce qui, suivant Tolstoï, mérite peut-être le blâme. Il ne m'importe pas d'apprécier la conduite de Tolstoï envers l'Église, mais de savoir l'attitude qui convient à l'Église en cette circonstance... On a voulu représenter l'enseignement de Tolstoï comme un nihilisme bouddhique ou comme un darwinisme germano-romain. Tolstoï, au contraire, est purement russe. Sa figure rappelle les héros paysans de la Grande Russie, qui forgèrent l'Empire; c'est de même que Tolstoï veut forger le royaume de Dieu sur terre... Les laïcs ne font pas partie de mon troupeau. Ils n'entendront pas la voix d'un clerc. Et c'est ici qu'apparaît le comte Tolstoï. Il vous conduit à l'Évangile, qui est son livre de toutes les heures. Ce rôle est d'une immense importance. Virgile guida le Dante, mais il ne l'introduisit pas au paradis. Tolstoï vous mène à travers le purgatoire de l'existence vers les portes du paradis, vers l'Évangile. Et pour cela il lui faut dire un grand merci... »

Cette libre opinion est celle, paraît-il, de quelques membres du clergé qui n'approuvent pas la violence du décret synodal. C'est probablement afin de persuader ces récalcitrants que le métropolitaine Antoine a publié sa réponse à la comtesse Tolstoï. La comtesse reprochait à l'excommunication de contredire cette loi d'amour qui est « le plus haut commandement du Christ ». Le métropolitaine réplique donc que ce n'est point le Synode qui fut cruel en annonçant la rupture de Tolstoï avec l'Église, mais Tolstoï en reniant la foi de l'Église, et que l'intention du Synode, toute charitable, était de ramener, par cet avertissement, Tolstoï

à la foi orthodoxe. L'acte du Synode fut « un acte d'amour ».

La lettre du métropolitaine Antoine n'a pas convaincu tout le monde. Les témoignages de sympathie et d'admiration arrivèrent par milliers, de Russie et d'ailleurs, à l'excommunié. Son gendre, M. Diderix, dans une lettre véhémement au procureur Pobédonostsev, déclara qu'il se séparait, lui aussi, de l'Église orthodoxe. Le séminaire de Riazan fut fermé à la suite d'une protestation contre le mandement du Synode; les séminaristes d'Irkoutsk se mirent en grève, avec l'appui de la population, pour témoigner de sentiments analogues.

Au milieu de toute cette agitation, Tolstoï, suivant ses principes et son caractère, demeura parfaitement calme. Dans la lettre qu'il adressait peu après « au tsar et à ses conseillers », on ne peut apercevoir aucune trace de préoccupation personnelle. Il demande qu'on supprime toutes les entraves à la liberté religieuse, qu'on abroge les lois qui punissent comme un crime le refus d'appartenir à l'Église reconnue par le gouvernement. Mais c'est au nom du bien public qu'il parle : il ne réclame pas pour lui-même.

CHAPITRE V

L'ESPRIT SECTAIRE

LES DOUKHOBORS

« Ainsi que dans la vie individuelle des hommes, dit Tolstoï, il y a dans la vie des peuples et de l'humanité des événements qui sont comme les *tournants de l'existence*; et ces événements, semblables à la brise matinale à peine perceptible plutôt qu'à la tempête dans laquelle Élie vit apparaître Dieu, ne sont ni bruyants, ni frappants, ni remarquables¹. » A l'appui de cette assertion, Tolstoï cite les deux séries de faits que voici, entre lesquelles il trouve une analogie saisissante. Les Romains fêtèrent l'entrée des triomphateurs, mais n'attribuèrent aucune importance à ce Galiléen qui prêchait une nouvelle doctrine; de même, aujourd'hui, le monde entier s'intéresse à des guerres coloniales et à la question du bimétallisme, tandis que l'on néglige comme une chose tout à fait mesquine l'effort héroïque et humble des Doukhobors pour affirmer leur foi.

1. Extrait d'un article de Tolstoï, qui sert de conclusion à la brochure *Pomoguité (Au Secours!)*, édition Tchertkov.



Ces quelques milliers de sectaires, dans la manifestation desquels Tolstoï voit « un tournant de l'histoire », ont, depuis plus d'un siècle, déployé une extraordinaire énergie en faveur de leurs convictions. Après avoir été traités dans leur pays comme des hérétiques et des révoltés, ils se sont vus forcés d'émigrer et, au Canada même qui les accueillit, ils n'arrivent pas à réaliser dans leur vie leur conception du véritable christianisme. Leur existence, naïve et belle, est celle d'une idée qui s'entête à ne pas se laisser étouffer, qui se débat et se fortifie dans la lutte même.

Les sectes sont extrêmement nombreuses en Russie. Plusieurs dérivent du schisme qui éclata lorsque le patriarche Nikone, au xvii^e siècle, constitua l'orthodoxie russe; la revision qu'il fit des textes traditionnels d'après les livres grecs souleva un passionné mouvement de résistance nationale. Mais, en dehors de ces Vieux Croyants, d'autres sectaires surgissent perpétuellement et il faut sans doute voir là une manifestation spontanée de l'esprit russe dans sa rêverie raisonnante et inquiète.

L'Orthodoxie opposa la plus énergique résistance à ces tentatives de liberté. Depuis la réforme de Nikone, définitivement constituée, elle semble n'avoir eu d'autre souci que de se maintenir immuable; on ne peut constater en elle nulle élaboration de dogme, elle n'a de théologie que pour argumenter contre l'hérésie¹. Elle seconde en cela les vues du gouvernement, jaloux, lui

1. Milioukov, *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, II^e partie. Pétersbourg, 1897.

aussi, d'empêcher que ne s'intronisent dans l'Empire des fractions indépendantes. Pierre le Grand devina le parti qu'il pouvait tirer d'une religion d'État pour sa politique de centralisation, et, en remplaçant le patriarche trop autonome par un Synode dont le tsar nomme les membres, il fit de l'Église un département de l'administration impériale. Ainsi s'organisa, contre l'esprit de libre examen, cette force redoutable d'un pouvoir spirituel très docile, au service d'un gouvernement très vigoureux.

*
* *

Par la nature de leur *credo*, qui est à la fois une religion et une conception de la vie, les Doukhobors eurent maille à partir avec ce double pouvoir. Les derniers événements, qui ont été amenés par leur refus du service militaire, accusent le caractère politique et social de leur dogme.

Mais l'idée première de leur secte fut une idée religieuse, une façon particulière d'entendre le christianisme. Ensuite, selon les circonstances au milieu desquelles ils se trouvaient, ils aperçurent avec plus de netteté les diverses applications de cette idée. Ainsi se forma et se précisa leur doctrine, purement théologique d'abord, ensuite complexe et consciente des détails nombreux de la vie.

Ce qui caractérise les Doukhobors, c'est avant tout la négation formelle du ritualisme orthodoxe. Ils se refusent à faire consister la religion dans un ensemble de cérémonies et affirment que Dieu ne doit être adoré qu'en esprit.

On peut se faire une idée assez nette de ce que fut

leur enseignement au début de leur histoire, par un rapport qu'ils présentèrent en 1791 au gouverneur Kakhovsky. Les âmes furent créées avant les corps. La Trinité est représentée en elles par trois éléments : l'intelligence, la volonté et la mémoire. Mais quelques âmes tombèrent dans le péché et se détachèrent de Dieu avant la création du monde. Dieu les envoya dans ce monde terrestre en leur enlevant le souvenir de ce qu'elles avaient été antérieurement ; il les abandonna à leur propre volonté et aux tentations du mal... Le corps humain n'est donc, pour l'âme, qu'une prison passagère et, durant le stage qu'elle y fait, elle ne doit avoir qu'un seul but : reconstituer en elle l'image de Dieu. Il faut pour cela se libérer de la matière. Les premiers hommes n'avaient pas de rites ni d'institutions religieuses ; ils étaient éclairés par l'Esprit Saint. Mais plus tard, à mesure que le mal faisait des progrès, on établit des lois pour la répression des délits et de même on eut l'idée de consigner la foi en un code. Ainsi, ce qui aurait dû n'avoir qu'une existence spirituelle prit une forme extérieure : les Écritures et les rites. Enfin, la sagesse divine, répandue au commencement « dans la nature du monde », s'incarna en Jésus-Christ. Du reste, Jésus-Christ « descend » en chaque homme de Dieu et s'y développe spirituellement, comme il s'est développé matériellement en Marie. Les hommes de Dieu, qu'espèrent être les Doukhobors, n'ont que faire de lois civiles ou de catéchismes. « Ainsi qu'au lever du soleil, la lune et les étoiles s'éteignent, les fils de Dieu, quand ils possèdent le Christ en eux, n'ont plus besoin ni de rois, ni d'autorités, ni de lois humaines » ; les hommes de Dieu sont, comme dit l'apôtre Paul, des temples vivants.

Pour bien marquer qu'ils ne confondaient pas la vérité de la religion avec les symboles dont elle se voile, les Doukhobors imaginèrent tout un système d'interprétations allégoriques, parfois subtiles, mais ingénieuses :

« En quelle croix as-tu foi ? dit un de leurs psaumes ¹.

— En la pauvreté volontaire.

— Qu'est-ce que votre Église ?

— L'union dans la foi, l'amour non hypocrite, l'enseignement du mérite vrai, le respect pour les saints mystères.

— Avez-vous des temples ?

— Notre corps est le temple de Dieu, notre âme est l'image de Dieu.

— Avez-vous un autel ?

— Notre prière est un autel qui s'élançe vers Dieu. »

*
* *

La question des origines des Doukhobors est difficile. La secte naquit, vers le milieu du XVIII^e siècle, d'un besoin de réaction contre le formalisme orthodoxe et le formalisme également rigoureux des Vieux Croyants. Quant aux circonstances historiques, elles sont fort obscures.

Les Doukhobors citent comme leurs ancêtres Ananias, Azarias et Misaël, ces trois jeunes gens qui furent jetés dans une fournaise ardente parce qu'ils refusaient d'honorer l'image de Nabuchodonosor. On s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans cette tradition le souvenir de trois sectaires, Foma, Loubkine et Souslov,

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

qui furent brûlés en 1733 pour s'être prétendus des Christs. Mais comme cette idée de la réincarnation du Christ n'est pas du tout spéciale aux Doukhobors et se trouve au contraire dans un grand nombre d'autres sectes, telles que les Khlistis et les Skoptzi, il n'y a vraisemblablement pas à tenir compte des obscurs Foma, Loubkine et Souslov pour l'origine des Doukhobors.

Du reste, dans l'esprit naïf de ces paysans, les époques se confondent. Exagérant la notion d'une très grande antiquité, ils s'imaginent avoir existé depuis le commencement du monde : ils étaient là quand vint Jésus, et c'est de lui-même qu'ils ont reçu la pure doctrine chrétienne, tandis que, le méconnaissant, les Orthodoxes l'ont mis à mort. Ils pensent aussi que leur secte durera jusqu'à la fin du monde : la fin du monde sera le règne sur terre des Doukhobors tout seuls, à l'exclusion des autres hommes, fils de perdition.

Un certain nombre de personnages sont considérés comme ayant eu une influence réelle sur la formation de la doctrine doukhobore ou sur son développement. Tel est le médecin Tvéritinov, bien qu'il appartienne plutôt à la secte des Molokanes. Il fut poursuivi en 1714 comme ayant prêché le calvinisme : il a donc vraisemblablement contribué à répandre en Russie les idées de pur évangélisme. Vers les années 1740 ou 1750, un sous-officier prussien, quaker selon toute probabilité, fut très populaire en Petite-Russie. On n'a guère de détails sur ce curieux individu, mais on lui attribue généralement comme disciple le premier Doukhobor avéré, Silouan Kolesnikov. Celui-ci était un simple marchand du gouvernement d'Iékatérinoslav. Il mourut très vieux, après avoir fait, toute sa vie, de la propa-

gande pour ses convictions. Il groupa autour de lui quelques fidèles. Il avait un peu d'instruction et de lecture; les livres mystiques d'Eckartshausen contribuèrent à la formation de son esprit. Mais il se rattache surtout aux Quakers, qui pénétraient alors en Russie : ils affirmaient l'égalité de tous les hommes et prêchaient une émouvante religion qui devait séduire les populations misérables des campagnes. Vers la même époque se fit entendre la parole enthousiaste et persuasive d'un homme extraordinaire, un Petit-Russien du nom de Skovoroda. Ce fils d'un simple Cosaque ne réussit pas seulement à s'assimiler toute la science russe d'alors, mais il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, où il connut des philosophes et des écrivains religieux. De retour dans son pays, il errait de village en village, à travers la Petite-Russie, entrait dans les izbas, causait familièrement avec les paysans. Il leur inculquait ses principes de morale, très élevés et très beaux, mais non orthodoxes. « Le Christ, disait il, n'est ni dans les longues prières, ni dans les jeûnes, ni dans les cérémonies... Le Christ n'est pas dans le royaume des morts; il est vivant, et c'est parmi les vivants qu'il faut le chercher... Si vous ne le trouvez pas en vous, vous le chercherez vainement ailleurs. »

Il est à noter que ces différents penseurs sont tous plus ou moins redevables de leurs idées à l'Occident. Tvéritinov est un calviniste; le sous-officier prussien et Kolesnikov sont les disciples des Quakers, et Skovoroda se donne lui-même comme Abrahamite, s'affiliant ainsi à une église tchèque.

La plupart des sectes dont l'inspiration est véritablement nationale se distinguent entre elles par leurs opinions au sujet du rite ou de la liturgie. Elles font

différemment le signe de croix, chantent différemment l'alléluia; elles transforment ou compliquent à leur manière le culte extérieur, mais elles ne tendent pas à le simplifier et elles ne préconisent pas l'adoration pure. Il semble donc qu'on doive rapporter au rationalisme protestant l'idée première d'où est sortie la secte doukhobore; mais, dans son développement ultérieur, elle devint tout à fait russe. Les sectaires russes — et parmi eux les Doukhobors — sont admirables par leur aptitude à aller jusqu'au bout de leur doctrine, à accepter, dans la pratique, toutes les conséquences des principes qu'ils ont une fois posés. Ils ne reculent alors devant aucune difficulté; ils sont les esclaves des exigences de leur foi jusqu'à l'absurde et jusqu'au sublime. C'est ce que montre l'histoire de la secte.

*
* *

D'Iékatérinoslav, où avait prêché Silouan Kolesnikov, les idées doukhobores pénétrèrent dans le gouvernement de Tambov, où la secte semble alors s'épanouir rapidement. Son premier chef fut un riche marchand du nom de Pobirokhine. Il professa que la vérité n'est pas dans la lettre biblique, mais dans le « Livre de la vie », c'est-à-dire dans la conscience humaine. Dès cette époque, les Doukhobors se refusèrent à consigner par écrit leur doctrine. Les professions de foi succinctes qu'ils rédigèrent de temps à autre étaient exigées d'eux par les autorités et ne servaient pas à l'usage des fidèles. Le « Livre de la vie », qui n'est écrit que dans leurs cœurs, comprend des légendes, des psaumes et des compositions diverses appropriées aux circonstances. Tout cela est enseigné

de bonne heure aux enfants et rien ne se perd de ce trésor confié à la mémoire des générations.

Pobirokhine inclina décidément la secte à rejeter un certain nombre de dogmes tels que ceux du baptême et de la communion. « Le baptême par l'eau, dit un de leurs psaumes¹, n'est pas nécessaire à notre âme; le baptême de notre âme consiste à recevoir la parole de Dieu en nous... Le pain est fait avec du froment, le vin avec du raisin; cela n'est pas utile à notre âme. Nous communions sous les espèces divines, vivifiantes, terribles, immortelles de la passion de Jésus, afin que nos péchés nous soient remis. » Pobirokhine était un homme de convictions ardentes; son apostolat lui valut d'être exilé en Sibérie avec toute sa famille.

Kapoustine, qui lui succéda, très éloquent, d'une intelligence et d'une beauté remarquables, apparaît comme le prophète par excellence des Doukhobors. Pobirokhine avait eu déjà l'idée que le Christ se réincarne dans les hommes vertueux. Kapoustine précisa cette théorie et en tira parti. Il se donna pour un nouveau Christ; et, en proclamant que ce privilège serait héréditaire parmi ses descendants, il fonda réellement sa dynastie.

Vers la fin du XVIII^e siècle, il y avait des Doukhobors épars dans les gouvernements de Tambov, d'Iékatérinoslav, de Kharkov, sur le Don, dans tout le midi de la Russie et à Moscou même. La doctrine s'était répandue par les relations commerciales et aussi par les exils; relégués à Riga, en Finlande, dans l'île d'OEsel, à Azov, à Arkhangel, à Irkoutsk et au Caucase, ils propagèrent leurs idées. C'est à cette époque, en 1785,

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

qu'ils prirent le nom de Doukhobors. L'archevêque d'Iékatérinoslav, Ambroise, les avait appelés ainsi par dérision. Ce terme étant composé de deux mots, *lutteur* et *esprit*, l'archevêque entendait : ceux qui luttent contre l'Esprit; mais les sectaires revendiquèrent ce nom et s'honorèrent d'être, suivant leur interprétation, des *lutteurs spirituels*.

Le gouvernement de Catherine II sévit contre les Doukhobors. Vers 1790, le tribunal de Pérékop rendait le jugement que voici, au sujet de trente-quatre des leurs : « Étant donné que les accusés sont restés sourds à la voix de l'Église, nous décidons, afin de sauvegarder les autres hommes et de punir ceux-ci pour leur négation de l'Église, des sacrements et des saints, qu'on donnera publiquement trente coups de knout aux hommes et quarante coups de fouet aux femmes. Après quoi, les coupables seront envoyés en Sibérie et leurs biens confisqués. »

Paul I^{er} se montra encore plus sévère. Sa première rencontre avec les Doukhobors est assez singulière, selon cette anecdote que raconte Herzen. L'empereur se rendait à Moscou pour le couronnement. Curieux d'apprendre par lui-même ce qu'étaient ces fanatiques, il se fit amener un de leurs vieillards. Celui-ci, conformément à un usage que la secte empruntait aux Quakers, se présenta devant l'empereur sans se découvrir. Paul ne put supporter cette insolence : « Sais-tu devant qui tu te trouves ? s'écria-t-il. — Je le sais, répondit le vieillard, tu es Paul Pétrovitch. » L'empereur ordonna que cet homme fût envoyé en Sibérie et qu'on mît le feu aux quatre coins de son village. On n'osa pas exécuter cet ordre. Le lendemain, Paul s'était ravisé : il épargna le village et relégua le coupable dans un monas-

tere, comptant que les moines orthodoxes lui rendraient la vie suffisamment dure. Il s'était trompé. L'austère Doukhobor acquit une réputation de sainteté. Ses amis réussirent à pénétrer auprès de lui; ils le vêtirent de blanc, tendirent de blanc sa cellule. Quand il mourut, son corps fut solennellement porté comme celui d'un bienheureux.

Pendant le règne de Paul I^{er}, bon nombre de Doukhobors furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, « afin que ces hommes, qui reniaient les autorités, sentissent qu'il y a sur terre des autorités désignées par Dieu pour protéger les bons et châtier les coupables ».

Dès l'avènement d'Alexandre I^{er}, la situation des sectaires s'adoucit. Le caractère mystique et inquiet de l'empereur devait lui rendre sympathiques ces humbles chercheurs du mieux, qu'il sentait tourmentés comme lui par les grands problèmes. Il était doux, préoccupé d'idées religieuses et il subit, pendant la première partie de son règne, l'influence d'idéologues et de piétistes. Dès 1801, il libéra et rapatria plusieurs Doukhobors exilés. Il ordonna aussi que l'on fit une enquête sérieuse au sujet de leur foi. A cette fin, on leur envoya deux prêtres et un juge. La première question qui leur fut posée concernait le serment de fidélité à l'empereur. Ils répondirent qu'ils considéraient les bons tsars comme un don de Dieu et les mauvais comme un châtiment pour les péchés des hommes. On leur présenta une icône du Christ et on leur demanda s'ils croyaient au Christ qu'ils avaient sous les yeux. Ils répondirent : « Ce n'est pas le Christ, mais une planche peinte. » Enfin on leur demanda : « Payerez-vous les impôts, et ferez-vous le service militaire? » Ils répondirent : « Nous sommes des mendiants avec quoi payerions-nous les impôts,

et quelles recrues pourrions-nous donner? Il ne reste de nous que des vieillards, des enfants et des infirmes. Autrefois, tout comme les autres, nous servions le tsar; maintenant qu'il fasse ce qu'il veut : nous ne pouvons plus rien. » Les enquêteurs présentèrent cet incident comme une révolte; mais le sénateur Lopoukhine, qui fut alors chargé de vérifier les faits, réfuta cette interprétation.

C'est lui qui engagea les Doukhobors à demander au tsar la permission de se grouper en une colonie. Alexandre I^{er} consentit, et il désigna pour l'établissement des sectaires le district de Mélitopol, dans le gouvernement de Tauride, le long de la rivière Molotchnaïa. Il y avait là un terrain fertile et inhabité. La colonie fut appelée *Molotchnia Vodi*. Les Doukhobors s'y installèrent de la manière la plus avantageuse. Ceux qui revenaient de Sibérie fondèrent le premier village, qui reçut le nom de Bogdanovka (Dieu-donné). En 1805, Kapoustine et son fils vinrent les rejoindre avec les Doukhobors de Tambov et de Voronèj. Kapoustine fonda le village de Terpénié (Patience) et prit la direction générale de la communauté, comme prophète ou Christ des Doukhobors.

En 1818, l'empereur Alexandre I^{er} visita la colonie. Il passa la nuit dans le village de Terpénié¹. Cette visite de leur impérial bienfaiteur semble avoir fait une vive et durable impression sur les persécutés de naguère, dont il se faisait l'hôte dans un élan singulier de mysticisme. Une légende se forma autour de lui. Aujourd'hui encore, les Doukhobors mentionnent dans leurs prières le « vieillard Alexandre », ils le considè-

1. Cf. Novitski, *Les Doukhobors, leur histoire et leur doctrine*, Kiev, 1882, p. 75.

rent comme un des leurs et racontent qu'après qu'on eut répandu le bruit de sa mort, il s'était retiré parmi eux, converti à leur foi.

Les Doukhobors avaient neuf villages, dont le principal était Terpénié, où se trouvait la *Maison des Orphelins*, qu'ils appelaient leur Sion. Leur vie est laborieuse et tranquille; ils s'efforcent d'améliorer par leur travail la terre qu'on leur a donnée et ils y réussissent. Ils arrivent même à faire des réserves pour les cas de disette. Ils cultivent en commun et la moisson est partagée en parts égales. L'argent de tous est réuni entre les mains de Kapoustine. Le costume des hommes est un long kaftan bleu; les femmes ne portent aucune parure, ni bagues ni boucles d'oreilles; leur coiffure diffère de celle des femmes russes : elles portent des espèces de bonnets recouverts d'un foulard de soie noué sous le menton. Les jeunes filles, au lieu de natter leurs cheveux, les attachent seulement à la nuque avec un ruban.

Les Doukhobors se distinguent par leur moralité : les rapports officiels sont unanimes à reconnaître qu'ils pratiquent les vertus familiales et charitables, qu'ils sont d'une très grande sobriété, d'une parfaite simplicité de mœurs et d'une scrupuleuse probité. Ils mènent une sorte de vie évangélique, se considérant entre eux comme des frères, s'entr'aidant et s'aimant les uns les autres. Ils recueillent dans leur *Maison des Orphelins* tous les vieillards impotents, les indigents et les infirmes. Grâce à la régularité de leur vie, à leurs habitudes de travail sain, ils sont vigoureux et beaux au physique comme au moral : ils représentent un noble type d'humanité.

Ils se réunissent pour prier et chanter des psaumes.

En arrivant, chacun doit dire : « Dieu glorieux, glorifie-toi. » — On lui répond : « Son nom est grand par toute la terre. » Les hommes s'assoient contre le mur de droite, les femmes contre le mur de gauche. Quand tous sont installés, l'un des anciens, le premier du rang, récite un psaume, puis son voisin en récite un autre, et ainsi de suite jusqu'aux petits enfants de six ou sept ans. Les femmes font de même : la plus vieille commence, une petite fille finit. Chacun choisit le psaume qu'il veut, mais un psaume ne doit pas être dit plus d'une fois. Enfin tous se lèvent, s'embrassent et se serrent la main, les hommes entre eux et les femmes avec les femmes ; ils honorent ainsi le Dieu vivant en chacun d'eux. Le plus ancien dit encore un psaume et le termine par ces paroles : « Gloire à notre Dieu. »

Quelques-uns de leurs psaumes sont d'une poésie très particulière. Ainsi cette chanson funèbre, belle d'allégresse mystique devant la mort :

Ah ! colombes, colombes grises !
 — Nous ne sommes pas des colombes grises.
 — Ah ! cygnes, cygnes blancs !
 — Nous ne sommes pas des cygnes blancs.
 Nous sommes des anges, des archanges,
 Venus de la terre céleste.
 Nous sommes de petits envoyés.
 C'est le Seigneur qui nous envoie
 Par tout le monde, le monde clair !
 — Où avez-vous volé, qu'avez-vous trouvé ?
 Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu ?
 — Nous avons vu, nous avons entendu
 Comme l'âme se séparait de son corps,
 S'en séparait et lui disait adieu.
 Adieu, adieu, mon corps blanc !
 Ame douce, j'ai vécu en toi,
 Je t'ai choyée et, pour ma part, j'ai pris
 Les souffrances.
 Toi, corps, tu iras dans la terre humide

Et les méchants vers te rongeront
Moi, l'âme, j'irai au tabernacle de Dieu,
Du Christ même,
Sauveur, Rédempteur ¹!

Les Doukhobors sont, à cette époque, en bons termes avec le gouvernement. Ils payent l'impôt, et même avec une régularité que l'on remarque. Quant au service militaire, sauf quelques protestations individuelles, ils s'y soumettent extérieurement, quitte à tirer en l'air si l'ordre leur est donné de se servir de leurs armes. Ils réussissent quelquefois aussi à tourner la difficulté : ils s'achètent des remplaçants.

En 1817, les sectaires des Molotchnia Vodi, ayant été appelés dans un document officiel *Colons de Mélitopol*, virent là une méconnaissance de leur qualité véritable : ils n'étaient pas des agriculteurs quelconques et ils revendiquèrent le droit d'être désignés comme « lutteurs spirituels ». Ils déclarèrent que si ce nom leur était retiré, tous étaient prêts, sans égard aux enfants et aux biens acquis, à verser leur sang pour leur nom de Doukhobors ; le Conseil des ministres, d'une manière détournée, leur donna gain de cause.

Le gouvernement d'alors pratiquait, du reste, vis-à-vis d'eux, une politique de conciliation. Par exemple, pour ne point heurter les susceptibilités de leur conscience, on les autorisait à remplacer par une simple promesse de fidélité le serment d'usage à l'entrée au corps.

Mais, pendant les dernières années de son règne, à partir de 1820, Alexandre I^{er}, soumis à de nouvelles influences, cesse de s'intéresser aux Doukhobors. Ne

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

se sentant plus soutenus, quelques-uns d'entre eux émigrent en Turquie. Un fonctionnaire du Caucase — il y avait déjà dans cette région deux mille trois cents Doukhobors — propose, afin d'arrêter l'extension de la secte ou la fuite des sectaires à l'étranger, de les répartir par groupes dans les villages russes, où ils seraient alors rigoureusement soumis aux lois communes. Cette mesure, qui fut exécutée en 1895, parut trop rigoureuse en 1821.

L'indulgence mystique d'Alexandre I^{er} n'entraîna pas dans le caractère de son successeur Nicolas I^{er}. Celui-ci, envisageant les choses au point de vue politique, ne put admettre cette puissance autonome que constituait dans l'État la secte doukhobore. Il était particulièrement irrité des difficultés qui surgissaient toujours au sujet du service militaire. La volonté qu'avaient les Doukhobors de s'abstenir de toute violence se précisait. En 1829, par exemple, lors de la première guerre de Turquie, le régiment de Vologodsk, où se trouvaient quelques dizaines de sectaires, allait tenter une attaque décisive. Ils refusèrent d'y prendre part. Alors, on leur ordonna de se ranger dans l'espace qui séparait les deux armées et ils furent tués, en chantant des psaumes, par les feux croisés des Russes et des ennemis.

Nicolas I^{er} résolut de contenir les Doukhobors. Il restreignit le territoire qui leur avait été accordé et édicta contre eux tout un système de pénalités très sévères. Il en exila un grand nombre dans les régions les plus froides de la Sibérie.

A ces mesures diverses et insuffisantes à son gré, il en substitua plus tard une autre qui lui semblait définitive. En 1841, il décida de transférer les Doukhobors des Molotchnia Vodi dans les provinces transcauca-

siennes. Il n'y avait pas, à cette époque, de service militaire au Caucase, dont l'annexion était récente. Mais, transportés soudain au milieu de populations hostiles, il semblait que les Doukhobors ne pourraient éviter là d'utiliser leurs armes pour leur défense personnelle. D'ailleurs, ceux qui adhéreraient à l'Orthodoxie auraient la protection de l'empereur et ne seraient pas condamnés à l'exil. Malgré cette promesse, il ne se produisit que vingt-sept défections.

On peut penser qu'il y avait alors, en Russie, environ huit mille Doukhobors, dont cinq mille aux Molotchnia Vodi. Ils reçurent avec la plus grande résignation l'ordre qui les chassait de chez eux et les jetait en masse dans un pays inconnu. Beaucoup de leurs vieillards avaient encore présente à la mémoire la première émigration sur un territoire inculte qu'ils avaient fertilisé par leur labeur. Ils espéraient agir de même dans leur exil nouveau. Surtout, ils avaient la conviction qu'eux, les élus de Dieu, seraient toujours protégés par lui et qu'ils récolteraient même s'il leur fallait semer sur la pierre. Et les Molotchnia Vodi retentirent des psaumes ininterrompus qu'ils chantaient avec allégresse.

Le transfert se fit par groupes, de 1841 à 1845.

*
* *

La région caucasienne où furent envoyés les Doukhobors en 1841 appartient au gouvernement de Tiflis, district d'Akhalkalaki; en outre, on leur concéda, quand leur nombre eut augmenté, une fraction du gouvernement d'Iélizavetpol et du territoire de Kars, récemment acquis. Sur le plateau des Mokria Gori, élevé de cinq mille pieds et entièrement découvert, le climat

est rude et la terre ingrate. Les Doukhobors, qui étaient essentiellement cultivateurs, durent renoncer à leur travail favori.

Mais ils ne se découragèrent pas et organisèrent leur colonie avec une patience opiniâtre et touchante. Comme les montagnes étaient riches en pâturages, ils se consacrèrent spécialement à l'élevage du bétail. Ils construisirent des villages, auxquels ils donnèrent les noms des chers villages abandonnés. Grâce à l'union qui régnait entre eux, grâce à leur énergie, à leur endurance, ils atteignirent bientôt à une grande prospérité. Ce groupe de paysans intimement animés d'une même idée morale et soudain transportés au milieu de peuplades barbares, présente dans l'histoire russe un exemple sans précédent. Inconsciemment, par la force des choses, les Doukhobors, rudes, ignorants, mais soutenus par leurs doctrines, devinrent de véritables colons et les dispensateurs d'une civilisation relativement élevée. Leurs voisins, au lieu d'entrer en conflit avec eux, les respectèrent. Pour les Musulmans, qui formaient alors la principale population du Caucase, la nuance religieuse qui différenciait ces Russes des Orthodoxes n'avait aucune importance. Il les voyaient doux et travailleurs et les confondaient avec le reste de la nation russe.

Les Doukhobors, comme une ruche heureuse, se répartissent l'ouvrage, veillent au bien commun, amassent des richesses.

Leur ignorance est grande, bien que leur esprit soit affiné par une discipline morale très austère. Ils ne cherchent guère à s'instruire. Naïvement orgueilleux d'être le petit peuple élu, gardien d'une tradition divine, ils ne fondent pas d'écoles. A leur foi spiritualiste se mêlent des croyances enfantines et supersti-

tieuses : les plus simples d'entre eux ont confiance en des formules qui, récitées suivant les rites, guérissent certaines maladies. En somme, intellectuellement même, ils sont de beaucoup supérieurs aux autres paysans russes. Les nombreux psaumes qu'ils récitent depuis l'enfance les ont familiarisés avec les idées abstraites, et cette religion exempte de cérémonies et de rites les maintient dans une saine atmosphère. Tranquilles, maintenant qu'ils sont à l'écart du clergé orthodoxe, ils dégagent peu à peu leur doctrine du symbolisme dont ils l'enveloppaient autrefois par précaution. Aux Mokria Gori, entourés de Musulmans, ils se sentent chez eux plus qu'au district de Mélitopol, où leurs voisins les regardaient comme des hérétiques. Ils n'ont rien à redouter que des fonctionnaires subalternes ; aussi mettent-ils toute leur prudence à éviter de ce côté-là les froissements, — ce que leur facilite, du reste, leur richesse. En outre, pour n'avoir pas de rapports fréquents et par cela même dangereux avec les « Chaldéens » (c'est ainsi qu'ils appellent les non-Doukhobors), ils ne s'occupent guère de commerce.

Ils vivent en bonne intelligence avec le gouvernement. Lors de la guerre de 1877, ils lui rendent même d'importants services. Ils tracent des routes et ils aident au transport de troupes considérables. Les femmes soignent les malades et travaillent à la cuisson du pain.

L'autorité parmi eux était restée à la famille de Kapoustine. Son arrière-petit-fils Pierre mourut sans laisser d'enfants. Voyant sa fin prochaine, les Doukhobors lui avaient demandé : « A qui nous laisses tu ? » Il répondit : « A Loukéria, ma compagne. » Loukéria Vassiliévna sut gouverner son peuple avec beaucoup

de tact et de fermeté. Héritière du caractère sacré qui s'attachait à la dynastie de Kapoustine, elle eut un pouvoir illimité et sans contrôle. Elle usait à sa guise des sommes très considérables que la communauté versait entre ses mains. Dans ses rapports avec l'administration locale, elle se montra prudente et avisée. Elle était renommée pour sa bienfaisance : en cas de maladie ou de désastre, elle ne manquait pas de secourir « ses petits enfants », comme elle appelait ses Doukhobors.

Loukéria Vassiliévna veilla toujours à ce que la secte conservât son austérité. Or, dans la tranquillité dont ils jouissaient depuis leur établissement au Caucase, les Doukhobors s'étaient un peu relâchés de leur rigueur morale. La prospérité grandissante leur donna le goût du bien-être; quelques-uns cessèrent de considérer comme un de leurs dogmes l'interdiction absolue du tabac et de l'eau de vie. Le mariage, qui, de tout temps, n'avait été chez eux qu'un simple accord entre deux êtres qui s'aimaient, devint un prétexte à fêtes et à dépenses. Loukéria exhorta « ses enfants » à revenir au bien. Ils ne furent pas sourds à ses remontrances. Ils la vénéraient filialement. « Bien que Loukéria Vassiliévna ne sût ni lire ni écrire, dit un Doukhobor, elle conduisit la secte dans sa voie véritable, et, de son temps, aucun Doukhobor ne s'adressa jamais aux tribunaux, aucun ne fut jamais mis en prison pour vol ou pour meurtre, et l'on ne vit jamais un Doukhobor mendier sous une fenêtre... »

Un autre avertissement, plus impérieux, allait bientôt amener les Doukhobors à une plus ardente et plus pure exaltation religieuse. L'ère des tribulations se rouvrait pour eux, et la secte, nombreuse maintenant

de près de vingt mille adhérents et disciplinée par de longues années de vie commune, était mieux préparée que jamais à défendre ce qu'elle avait de plus précieux au monde : sa foi.

Loukéria Vassilièvna mourut le 26 décembre 1886 et ce fut pour son peuple le commencement des désastres.

Elle n'avait pas d'héritiers directs. Pendant les cinq dernières années de sa vie, elle s'était fait aider dans son gouvernement par Pierre Vériguine, jeune Doukhobor intelligent et pieux, et il était manifeste qu'elle le préparait aux devoirs de chef. Plusieurs fois elle avait formellement exprimé sa volonté à cet égard. Aussi, quand elle mourut, la majorité des Doukhobors acclama Pierre Vériguine comme le successeur de Loukéria. Mais alors se produisit un fait qui révéla, dans une partie du moins de la Doukhoborie, un fâcheux ébranlement des traditions anciennes d'obéissance et d'abnégation.

A la mort de Loukéria Vassilièvna, la colonie était riche : le capital commun qui servait à la Maison des Orphelins avait atteint, vers cette époque, un demi-million de roubles. Le frère de Loukéria, Goubanov, feignit de voir là un héritage ordinaire, qu'il réclama pour lui-même en qualité de parent le plus proche ; il fit valoir ses droits en justice de paix, violant ainsi les principes traditionnels, et il gagna son procès. Deux partis se dessinèrent parmi les Doukhobors : le moins nombreux, « le petit parti », autour du village de Gorélovka, se déclara pour Goubanov ; l'autre, « le grand parti », celui de Vériguine, comprenait les Doukhobors d'Akhalkalaki, d'Iélizavetpol et de Kars. Les partisans de Vériguine tentèrent de protester contre la décision du tribunal ; des indigènes voisins

témoignèrent en leur faveur, affirmant l'origine communautaire du capital laissé par Loukéria. L'affaire dura plusieurs années, passant d'une instance à une autre, et se termina suivant le gré de Goubanov.

Les Doukhobors du Grand Parti, déçus, s'attristèrent d'avoir failli à leur règle ancienne en recourant à des tribunaux, au lieu d'accepter l'épreuve que Dieu leur envoyait. Ils amassèrent alors un nouveau capital de cent mille roubles qu'ils confièrent à Pierre Vériguine. Ils égalisèrent parmi eux la propriété individuelle et décidèrent de revenir à la vie la plus sévère et la plus recueillie. Ainsi, le désastre qui les frappait apparut à ces croyants comme une remontrance céleste et fut suivi d'une belle recrudescence de leur foi.

Pierre Vériguine fut exilé, comme émeutier, à Kola, dans la province d'Arkhangel. Son prestige s'en accrut. Il continua, de loin, à diriger le mouvement religieux dont il avait été le promoteur. Le gouvernement, inquiet de cette influence persistante, le fit envoyer à Obdorsk en Sibérie. Pendant le transfert, Vériguine reçut, à Moscou, la visite de deux Doukhobors. Il les chargea d'exhorter leurs frères à une piété plus intransigeante : communauté des biens, refus catégorique du serment, refus d'ôter la vie à un être, conséquemment végétarisme et abstention du service militaire. Depuis 1886, le recrutement existait au Caucase. Les Doukhobors s'y étaient soumis comme à une formalité, ce qui tourmentait déjà leur conscience. Vériguine les engagea à détruire toutes les armes qu'ils possédaient.